

LIBERATION
CULTURE

Le 5 février 1997 à 22h06

THEATRE.

Fraîchement installée à Hérouville, la troupe fondée à Liévin par Guy Alloucherie et Eric Lacascade ne rompt pas avec sa légendaire radicalité, ni avec son parti pris expérimental. Comme en témoigne «A la Vie A l'Amour A la Mort». Le Ballatum et son Caen à soi A la Vie A l'Amour A la Mort, d'après Racine, Claudel et Durif, Comédie de Caen, théâtre d'Hérouville (02 31 46 27 27), 20h30 (19h30 mer et jeu), jusqu'au 8 février.

Par SOLIS René

Ouvert dans sa totalité, le double plateau du théâtre d'Hérouville est si vaste que les comédiens placés au fond ne sont plus que des silhouettes à l'horizon. Pour son premier spectacle dans son nouveau fief, le Ballatum Théâtre a choisi d'investir par le vide. Et d'utiliser pour seul décor les cintres, descendus à mi-hauteur, et les projecteurs. Assis à une extrémité de ce plancher, à même niveau, les spectateurs sont de plain-pied dans l'aventure et découvrent la beauté d'un théâtre nu. Un choix esthétique qui tranche avec ceux, plus décoratifs, de leur prédécesseur Michel Dubois, au commandes du Centre dramatique de Caen durant plus d'un quart de siècle. Ce n'est pas seulement le décor mais le spectacle du Ballatum qui a des allures de manifeste. Ce qui n'est pas nouveau: toutes les productions de la troupe fondée à Liévin par Guy Alloucherie et Eric Lacascade sont des expériences à vif, des témoignages radicaux. Dont les acteurs ne sortent pas indemnes. Les bandages, quand ce ne sont pas les plâtres, témoignent de la violence des répétitions. A la Vie A l'Amour A la Mort ne fait pas exception. Et l'engagement physique y tient sa place, avec ces longues courses, ces chutes et ces glissades spectaculaires qui empruntent au vocabulaire d'une partie de la danse contemporaine.

Mais ce nouveau spectacle témoigne aussi de nouveaux questionnements. Après avoir rebondi contre Marivaux (la Double Inconstance), tordu Tchekhov (les Trois soeurs), plongé dans Sophocle (Electre), la troupe semble opter pour une approche des textes classiques plus lente, plus humble. Ici, ils croisent des extraits de Claudel (l'Echange), de Racine (Phèdre) et d'Eugène Durif, qui a accompagné le travail de répétition. Leur spectacle se présente comme un apprentissage, un apprivoisement où les élans amoureux, les explosions physiques, alternent avec de longs moments de douceur où les mots sont caressés, pesés, répétés. Le Ballatum parle d'ailleurs de «représentations-expériences, premier volet d'un long parcours en trois étapes, se déroulant sur un an et demi». Un work in progress où le public pourrait directement participer grâce à des répétitions ouvertes et des ateliers. En toile de fond du projet, la volonté de sortir des spectacles pré-calibrés et de travailler sur un autre rapport au temps, où la répétition pourrait être partie intégrante du spectacle. Bref, largement de quoi désarçonner -et passionner- un public caennais abreuvé de spectacles clés en mains. Au sortir de la grande salle, on peut passer au bar du théâtre où le Ballatum reprend son Café Panique, premier spectacle de la compagnie et impeccable numéro de théâtre absurde ciselé par Topor.

Ou comment hisser la brève de comptoir et le dialogue de deux poivrots aux sommets de l'humour noir. A s'en tenir à la qualité et à la réussite de ces deux spectacles, ou de la fête d'inauguration avec le groupe Metallo Voices, on pourrait en déduire que l'installation du Ballatum à Caen est un franc succès. Ce qui n'est pas tout à fait le cas. Guy Alloucherie et Eric Lacascade, officiellement codirecteurs depuis trois mois, subissent l'épreuve d'un «sacré décalage» -selon leurs mots- entre leurs espérances et la réalité. Passer d'une compagnie indépendante à une institution aussi lourde qu'un Centre dramatique national n'implique pas seulement un changement d'échelle et de moyens. Ils ont découvert, outre un déficit plus important que prévu (4 millions de francs), les pesanteurs d'une machine au personnel en surnombre (trente permanents dont deux acteurs) et l'héritage des gué-guerres locales (dont celle qui

oppose le CDN de Caen -qui a son théâtre à Hérouville- et le Théâtre de Caen, qui a sa propre programmation). Sans compter le marigot des intérêts politiques locaux et le manque de tendresse d'une profession qui voit d'un très mauvais oeil l'arrivée de ces marginaux radicaux dans l'institution. Une expérience douloureuse dont ils espèrent ne pas faire les frais.

A la vie, à l'amour, à la mort

lundi, 1er mars 1999 / **Raymonde Temkine**

Entretien avec Eric Lacascade

A 37 ans et la maturité artistique acquise, Eric Lacascade dirige le Centre dramatique national de Normandie, à Caen. Une jeune troupe particulièrement douée. Imagination, sensibilité, rigueur. Un homme à l'oeuvre.

Eric Lacascade et Guy Alloucherie, tous deux metteurs en scène : et Lacascade également comédien : fondent en 1983 le Théâtre du Ballatum auquel des spectacles comme Ivanov, la Double Inconstance, les Trois Soeurs gagnent une réputation de jeune troupe soucieuse de professionnalisme et particulièrement douée : imagination, sensibilité, rigueur.

Aussitôt en poste, vous avez annoncé vous engager dans la réalisation d'un cycle de trois spectacles, triptyque si l'on veut, dont vous n'avez livré que le thème et dont vous envisagiez de monter chaque année un volet. Pourquoi cet engagement qui vous laissait quand même une certaine liberté de manoeuvre ?

Eric Lacascade : Cette annonce a été avant tout une façon de me mettre à l'abri de la question qu'un metteur en scène s'entend adresser dès qu'il a présenté son spectacle, et même avant : "Que sera votre prochain spectacle ?" On ne vous laisse pas le temps d'achever, de juger ce qu'on a fait, d'en tirer leçon. C'est méconnaître que le travail en cours contient le germe du prochain spectacle et qu'il faut lui laisser le temps de se développer. C'est vrai, même s'il en apparaît ensuite différent, voire, et c'est le plus fécond, l'antithèse. On aura alors avancé dans le champ étendu des possibles. J'ai dit sur trois ans, et le thème annoncé était très large et même un peu bateau : "A la vie, à l'amour, à la mort", mais ce sont les grands thèmes du théâtre et de la vie affective.

Le premier spectacle fut un montage de textes.

E.L. : Une traversée. Le Prologue était d'Eugène Durif. Il avait assisté à toutes les répétitions des scènes de l'Echange et des deux derniers actes de Phèdre retenus ; son texte y réagissait.

Ensuite Phèdre. Ce qui n'avait pas été prémédité.

E.L. : Non. Mais le travail sur ces deux actes m'avait passionné et frustré. Je voulais maintenant tout embrasser d'une pièce magnifique. Je ne jouais pas dans le précédent spectacle, mais là j'étais Thésée. J'aime être sur scène.

Voici maintenant le dernier volet, Frôler les pylônes, qui ne semble pas avoir été amené par les précédents.

E.L. : En effet. Mais il y a cependant, quant à moi, une continuité artistique. Pendant trois ans, j'ai fait travailler le Groupe 30 de l'Ecole nationale d'art dramatique de Strasbourg. Au TNS, en mars 1996, trois semaines d'atelier sur le Songe d'une nuit d'été. En juillet 1998, ces jeunes comédiens, promotion sortante, après un nouveau parcours intense, corps à vif, corps à corps, ont présenté ce travail sur la pièce de Shakespeare dans le Cloître de la Collégiale de Villeneuve-lès-Avignon. Après quoi, je les ai engagés tous pour poursuivre notre compagnonnage. Ils ont été pendant six mois, septembre 1998-mars 1999, la troupe de la Comédie de Caen.

Vous et eux seulement ?

E.L. : Sur les dix, sept sont venus. J'ai alors engagé deux comédiens du même âge que j'avais connus avant. Ils se sont parfaitement intégrés. De septembre à décembre, Frôler les pylônes s'est élaboré.

Vous avez annoncé le titre avant même qu'existe quoi que ce soit du spectacle.

E.L. : C'est la première fois que je fais cela, la tentation d'une prise de risques, d'un saut dans l'inconnu. Le titre impliquait un danger à assumer et surmonter.

Comment s'est engagé le travail ?

E.L. : J'ai commencé par leur donner des devoirs de vacances pour juillet et août : présenter de petits travaux, répondre à des questions précises.

Les mêmes pour tous ?

E.L. : Certaines, oui. D'autres adaptées à la personnalité de chacun. J'ai préparé, moi, le travail en amont : déclinaisons de termes, phrases, images, sensations. En un mois et demi, à raison de huit heures par jour, nous avons rassemblé des matériaux pour au moins trois heures de spectacle. Puis le travail le plus passionnant est venu, le montage, avec les sacrifices que cela comporte.

Ces matériaux convergeaient bien vers quelque chose ?

E.L. : Une problématique commune les traversait, le passage de l'adolescence à l'âge adulte à travers un parcours initiatique, un rituel, organisé autour d'histoires, de musiques.

En quoi considérez-vous que Frôler les pylônes appartient au cycle annoncé ?

E.L. : Il complète au moins mon exploration des formes dramatiques : un montage de textes, un auteur classique français, une création collective. Naturellement il faut prendre ce mot "collectif" avec précaution, le metteur en scène redevient prépondérant dans le montage.

Pour bien connaître ce qu'a apporté le Ballatum, je puis dire que dès votre arrivée à Caen vous avez emprunté une voie toute nouvelle.

E.L. : Je sortais d'une période de cinq années où ce que j'ai raconté m'appartenait peu. Je servais des auteurs. Je veux maintenant me sentir présent, tenir compte d'impulsions, de sensations venant de moi, et voir comment les acteurs y réagissent. Je tends vers une expression d'ordre poétique plus que réaliste. Dans Frôler les pylônes, pas d'histoire, pas d'intrigue, pas de héros, mais des hommes et des femmes emblématiques de notre temps, très engagés physiquement et saturés de violence musicale. Pour la première fois, je mets les musiciens sur le plateau. C'est de l'art brut, un acte artistique théâtral non domestiqué.

Vous l'avez joué du 1er au 19 décembre au Théâtre National de Strasbourg dans la salle Hubert-Gignoux qui offre 200 places. Elle convenait tout à fait.

E.L. : Nous avons été remarquablement accueillis et soutenus par Jean-Louis Martinelli et tout le personnel de la maison. Nous jouions les mêmes jours, à la même heure, Phèdre, dans la salle Bernard-Marie-Koltès de 500 places. Tout le théâtre était à nous et le public est venu nombreux. Nous reprenons les Pylônes à la Comédie de Caen du 11 au 20 mars. Des propositions d'accueil pour la saison prochaine commencent à venir.

On vous verra prochainement à Paris, invité par Lavaudant, et vous avez choisi de remettre sur le métier votre Ivanov.

E.L. : Je n'avais jamais fait de reprise. Lavaudant m'a proposé la Cabane, je l'ai vue et je suis tombé en admiration. ça ne convenait pas pour Frôler les pylônes mais j'ai pensé à Ivanov créé en 1989-90, le spectacle qui me tient le plus à coeur. En même temps, il m'a semblé évident que je ne le referais qu'avec l'Ivanov d'alors, Alain d'Hayer, perdu de vue depuis deux ans. Je l'ai appelé : "Si tu veux c'est oui, si c'est non je laisse tomber". Il a accepté, m'a dit en être heureux, ça vivait en lui. Ce sera dans une nouvelle traduction, celle d'André Markowicz .

Où sera plantée la cabane ?

E.L. : Du côté de la Villette, au bord du canal de l'Ourcq. Je reprendrai le rôle de Borkine.

* Metteur en scène, comédien, directeur du Centre national dramatique de Normandie.

L'entretien a eu lieu le 20 janvier. Lacascade prenait l'avion le jour même pour Santiago de Chili. Ils partaient à dix avec l'aide de l'AFAA (l'Association française d'action artistique), seule troupe étrangère invitée au Festival de théâtre de Santiago. Il en profitera pour mettre au point là-bas son projet de collaboration avec des comédiens chiliens. En janvier et février 2000, ceux-ci viendront répéter à Caen puis tous partiront au Chili achever le travail. Retour à Caen avec le spectacle.

Frôler les pylônes, du 11 au 20 mars, au CDN de Normandie, théâtre d'Hérouville. Ivanov, du 22 mai au 11 juin, dans la cabane de l'Odéon, au bord du canal de l'Ourcq.

Avec la Comédie de Caen

Alloucherie et Lacascade présentent : "A la vie, à l'amour, à la mort"

Nouveaux directeurs de la Comédie de Caen, Eric Lacascade et Guy Alloucherie proposent une création : "A la vie, à l'amour, à la mort" au théâtre d'Hérouville, du 21 janvier au 8 février.

Depuis novembre dernier, Eric Lacascade et Guy Alloucherie travaillent pour pouvoir présenter un spectacle dès le début de la saison. Selon eux, le théâtre subit une crise : "il faut rechercher de nouvelles émotions. Il ne suffit plus de montrer le meilleur des acteurs dans le meilleur des rôles, il faut aller vers un théâtre de l'an 2000".

Pour cela, ils ont voulu retrouver la tragédie sous l'aspect de Racine (Phèdre), de Claudel (L'échange) et de Durif, en associant les trois auteurs : par exemple un acte de l'Echange, deux de Phèdre et des textes d'Eugène Durif. Les pièces ne sont pas présentées dans leur intégralité de manière à laisser ce travail en suspension. Comme dans la vie tout peut évoluer...

Tous les textes vont donc former une seule et même pièce. Le public va donc basculer de l'Echange à Phèdre et les acteurs vont passer d'un texte à l'autre dans le même temps théâtral, en essayant de trouver deux façons de jouer différentes. Quant aux textes Phèdre et l'Echange, ils ont été choisis car ils sont deux des récits de passion amoureuses dans lesquelles les êtres se consomment sans pouvoir vivre et réaliser leur passion. De cela naît le titre : A la vie, à l'amour, à la mort.

En ce qui concerne la forme, la pièce pourra évoluer, changer en passant de deux actes de Phèdre à cinq actes ou passer d'un acte de l'Echange à trois. Mais cela se fera en fonction des réactions du public et des appréciations qu'il pourra témoigner : une sorte d'approche interacti-

ve du théâtre. Cela représente un travail énorme. engagé trois nouveaux acteurs de la région caennaise et ont fait



Heureusement, Eric Lacascade et Guy Alloucherie peuvent faire théâtre de tout. Ils travaillent avec Eugène Durif, mais ne veulent cependant pas de l'idée d'un auteur travaillant exclusivement pour eux, il peut très bien parallèlement écrire un roman si il le souhaite. De plus, ils ont

appel à différents artistes pour les décors et la musique. Avec eux, la Comédie de Caen n'est plus seulement un centre théâtral, elle devient un centre d'art.

L. P. et D. L.

« A la vie, à l'amour, à la mort (de la vie) » à la Comédie de Caen

Dis moi pour qui tu te meurs...

De Durif à Claudel jusqu'à Racine, la nouvelle création de Guy Alloucherie et Éric Lacascade trace une longue diagonale. Elle relie trois états de la dramaturgie, où l'écriture retenue et libre laisse sourde les motifs de vies vifs et denses, troublants et charnels autour d'un nom de spectacle inoubliable à dire « A la vie, à l'amour, à la mort (de la vie) ». C'est au théâtre d'Hérouville jusqu'au 8 février. Beau et fort.

D'abord il y a l'amour que se partagent le prologue « Ce que j'aime dans l'amour », d'Eugène Durif, « l'Échange » de Claudel et la « Phèdre » de Racine. Un mauvais nom en fait pour désigner la jalousie, le désir, le rejet, le manque, l'autre, une tragédie, un épuisement, une lassitude, de l'espoir, un regard... c'est selon, sans qu'on puisse dire que l'un de ces noms appartienne à Durif plus qu'à Claudel ou Racine. Donc, il y a ces histoires d'amours qui se coupent, se mêlent sans se confondre. Des histoires qui se jouent et s'exécutent selon la logique du tête à tête, du corps à corps, du œil pour œil et du dent pour dent. Ainsi, « De la Vie » ressemble à une histoire du talion où le discours amoureux est tenu écartelé entre celui qui supplie et l'autre qui abandonne.

Entre force et finesse

Fort de ces extrêmes où se nouent les fils tragiques, Guy Alloucherie et Éric Lacascade décomposent alors en échos cette tension propre au corps amoureux en dédoublant et triplant le lieu d'où émanent ces plaintes. Sept acteurs magnifiques (Jérôme Bidaux, Lucile Joudan, Daria Lippi, Thierry Mettetal, Patricia Pakmezian, Arzela Prunnenec et Serge Turpin) respi-



Daria Lippi et Patricia Pekmezian dans le passage de « Phèdre » (photo : Tristan Valès).

rent sur le rythme de la tentation tourmentée ; de la parole douloureuse et du silence frémissant. Au dessus de la scène, perché sur une espèce de carroyage en surplomb de petites ruines (taches blanches) sans relief, le groupe de comédiens commence donc par s'immerger dans le texte singulier d'Eugène Durif, avant de descendre fouiller et « l'Échange » et « Phèdre ». Ce n'est que le tout début. Puis, pris dans le halo lumineux d'un gril de lumières comme autant de « feux de l'envie », la bande d'acteurs se fige, ou se met encore en mouvement dans l'immense espace du plateau ouvert et balisé par le public de part et d'autre des murs du théâtre. Implacablement, dans des pauses mécaniques, ou lors de chorégraphies

charnelles violentes et froides, les voix de chaque acteur viennent épouser un personnage.

Au terme de « l'Échange », c'est sans doute l'interprétation du texte de Luchy sur le Théâtre par Patricia Pekmezian qui suspend le souffle et émeut par ses variations si bouleversantes. Comme on est surpris aussi du glissement vers Phèdre si imperceptible et seulement reconnaissable aux sons de deux vers embrassés. Là, la tragédie de Racine s'immobilise dans un décors d'agglos (forme primaire du caveau) où les chutes de lumières rattrapées par l'obscurité laissent les personnages s'envelopper d'un voile funèbre. Une Phèdre immobile à qui l'on prête un corps enfin tout en texte, tout en voix se fait ainsi en-

tendre. Une Phèdre joué par Daria Lippi qui, au bout de l'acte II et de la scène cinq s'écroule sous le visage d'une maquerelle cadavérique aux yeux impuissants, définitivement seule, honteuse et rejetée.

D'un bout à l'autre de ces trois instants de théâtre modelés en un spectacle à la mise en scène parfaite, Alloucherie et Lacascade tiennent le pari d'un rythme construit sur l'écart entre la fulgurance et le ralenti, voire l'arrêt. Dans l'espace scène-salle brisé qui singularise les points de vue, rarement on aura senti autant de tension entre force et finesse, toutes deux soutenues par le ton musical lointain et si juste de Laurent Ide.

Yannick BUTEL.

« A la vie, à l'amour, à la mort (De la vie) » au théâtre d'Hérouville **L'an neuf de la Comédie de Caen**

Éric Lacascade et Guy Alloucherie présentent, à partir de ce soir, au théâtre d'Hérouville, leur première création comme nouveaux directeurs de la Comédie de Caen. Prolongeant un travail sur la tragédie, « A la vie, à l'amour, à la mort (De la vie) » est le premier volet d'un parcours en trois étapes.

« Pour nous le théâtre est un bon instrument de connaissance de l'humain. On est toujours à la recherche d'émotions nouvelles. Il ne suffit pas d'y répondre en interprétant une œuvre massive. » En même temps qu'ils disent leur souci du public, de leur attente constante à ses réactions, Eric Lacascade et Guy Alloucherie considèrent leur travail comme un laboratoire, dont chaque spectacle forme une étape. Interroger les textes anciens et leur permanence dégagée de toute inscription historique en l'affrontant à une écriture contemporaine est l'ambition du travail, dont la pièce présentée à partir de ce soir est le premier volet (« De la vie ») d'un triptyque se déroulant sur un an et demi.

« On sortait de l'expérience de la tragédie grecque avec « Electre », qu'on reprend en fin de saison, explique Eric Lacascade. On a voulu prolonger avec une pièce classique, « Phèdre », de Racine et une plus moderne, « L'Échange », de Claudel et tenter une expérience avec des textes d'un auteur contemporain, Eugène Ionesco. Il était important pour nous d'arriver en répétition sur le plateau et de donner un premier jet, un peu comme l'esquisse dans le dessin et de rester en suspension, comme d'un spectacle pas fini. »

« L'Échange » et « Phèdre » sont deux récits de la passion amoureux,



Après Sophocle, prolonger le travail sur la tragédie d'après Racine, Claudel et des textes d'Eugène Ionesco. (Photo Tristan Valès).

se, qui font que des êtres se consomment parce qu'ils ne peuvent la réaliser. Les deux metteurs en scène ont été séduits par le parallèle des situations. Mais en passant du premier acte de la pièce de Claudel aux deux premiers de la tragédie racinienne, ce sont aussi des jeux différents qui s'inscrivent, le propos étant de raconter en même temps l'histoire de l'acteur.

Lacascade et Alloucherie placent l'acteur au cœur de leur recherche artistique. « On a fait des spectacles sans textes ou alors avec peu et improvisés. On a buté aussi sur l'absence d'auteurs

d'aujourd'hui qui pouvaient poétiser le travail d'acteur. On s'est d'ailleurs posé la question de savoir si on n'allait pas passer à la danse, précise Guy Alloucherie. « Mais on garde une envie d'écriture en direct sur notre travail. » D'où la contribution d'Eugène Ionesco, déjà abordé pour « Electre » et dont le texte intervient en un prologue sur l'amour.

Trois comédiens caennais — Arzela Prunennec, Thierry Mettetal et Serge Turpin — ont rejoint l'équipe d'acteurs avec lesquels Lacascade et Alloucherie ont déjà travaillé. Un dispositif fera qu'une partie du pu-

blic sera sur la scène. Une façon de plonger au plus près d'une découverte, à n'en pas douter.

Xavier ALEXANDRE.

♦ Pratique. Du mardi 21 janvier au samedi 8 février, au théâtre d'Hérouville, à 20 h 30, sauf le mercredi et le jeudi, à 19 h 30, et le dimanche, à 17 h. Relâche le lundi. Renseignements et réservations au 02 31 46 27 29. Vendredi 24, à 18 h, Eric Lacascade et Guy Alloucherie sont les invités du Forum-Fnac, au centre Paul-Doumer.